

mase au Vatican, et les autres ouvrages d'architecture de Raphaël, n'étaient point admirés comme aujourd'hui. On leur reprochait de la froideur; n'est-ce pas le défaut du style de Fénelon aux yeux des imitateurs de M. de Châteaubriand?

Voici les noms de quinze architectes dont vous pouvez vous amuser à remarquer le style.

Le Sansovin, de Florence, mort en 1570;

Balthazard Peruzzi, siennois, — 1536;

Sammicheli, véronais, — 1559;

Ligorio, napolitain, — 1580;

Ammannati, florentin, — 1586;

André Palladio, de Vicence, homme admirable, — 1580  
(voir Vicence);

Pellegrini, de Bologne, — 1592;

Jean Fontana et Dominique, son frère, de Mili, près de Como, — 1614 et 1607;

Olivieri, romain, — 1599;

Scamozzi, — 1616;

Charles Maderne, de Bissone, près de Como, mort en 1669, la même année que Pierre de Cortone; c'est lui, comme vous savez, qui acheva Saint-Pierre. On trouve cinquante noms plus ou moins inconnus parmi les architectes employés alors à Rome; tous furent éclipsés par le fameux Jean-Laurent Bernini, né à Naples en 1598, et mort en 1680. Le célèbre Vignole, né dans le nord de l'Italie, comme presque tous les grands architectes, mourut en 1573.

Vous avez remarqué que chaque cardinal porte le titre d'une église, et, jusqu'à la révolution, qui a privé ces messieurs de leur opulence, il arrivait souvent qu'un cardinal faisait réparer et embellir l'église qui lui donnait son nom officiel.

## SANTA MARIA DELLA PACE.

Le portique extérieur, qui forme un demi-cercle comme celui du Noviciat des Jésuites, est de Pierre de Cortone. Sixte IV et Alexandre VII ont fait élever cette église; comme elle fut consacrée en 1487, on remarque encore dans les tombeaux, qui sont en grand nombre, quelques restes du bon goût du siècle de Raphaël.

Tout près de la porte, à droite en entrant, vous voyez une toile verte; le custode vient à vous d'un air obligeant, lève le rideau, et vous apercevez les *Quatre Sibylles*, fresque célèbre de Raphaël. Quoique ces peintures aient beaucoup souffert, et, qui plus est, aient été restaurées, elles n'en sont pas moins dignes de la plus sérieuse attention; on y trouve toutes les grandes parties du talent de Raphaël. Jamais son style ne fut plus grandiose, et toutefois ces *Sibylles* datent des premières années de son séjour à Rome. Que deviennent les assertions de Vasari et du parti florentin, qui veut que Raphaël n'ait agrandi son style qu'après avoir vu les fresques de Michel-Ange à la Sixtine?

Pour ne parler que de l'expression, dont pour être juge il ne faut qu'un peu de connaissance du cœur humain, le nouvel arrivant trouvera ici une figure qui ne peut plus être oubliée. On remarque au-dessous de cette fresque un bas-relief en bronze assez curieux.

Nos compagnes de voyage ont vu avec l'intérêt le plus tendre les tombeaux de deux petites filles enlevées par la peste, l'une à sept ans et l'autre à neuf; l'inscription est touchante. Dans la chapelle du cardinal Cesi, il faut examiner les grotesques du sculpteur Mosca

Le tableau de *Saint Jean l'Évangéliste* est du cavalier d'Arpin; la *Visitation*, placée au-dessus, est du Maratte. La *Présentation de la Vierge au Temple* est un ouvrage de Balthazard Peruzzi, qui plaît beaucoup à certaines personnes. Plus loin, on remarque des fresques de l'Albane. Les figures de sainte Cécile, de sainte Catherine, et plusieurs autres, sont d'une femme célèbre, Lavinia Fontana, de l'école de Bologne. On nous a fait voir dans la nef un *Saint Jérôme*, de Venusti, dont le dessin est attribué à Michel-Ange. Il y a de la bonne foi dans cette indication; hors de Rome ce tableau porterait le nom de Michel-Ange lui-même, qui dans le fait n'a peint aucune de ces petites toiles qu'on lui attribue dans la plupart des galeries d'Italie.

« La peinture à l'huile est faite pour les femmes, » disait-il quelquefois; et l'on peut penser si ce génie fougueux se serait astreint à faire des tableaux de trois pieds de haut. Je crois que la seule *Madone* de la Tribune, à Florence, est certainement de lui. Parmi les grandes fresques de l'église della Pace, on remarque de très-belles choses de Peruzzi. Le cloître voisin est un joli ouvrage du Bramante.

On peut s'arrêter un instant à l'église de San-Giovanni de' Fiorentini, parce qu'elle fut commencée sur les dessins de Michel-Ange. « Si vous exécutez ce plan, dit à ses compatriotes ce grand homme, alors parvenu aux derniers jours de sa vie, vous aurez la plus belle église de Rome. » Après sa mort, on abandonna son dessin comme trop coûteux, et des architectes médiocres achevèrent cette église, qui a trois nefs. Dans la croisée à droite nous avons remarqué un tableau de ce peintre original, *Salvator Rosa* : c'est *Saint Côme et saint Damien sur le bûcher*.

L'église de San-Girolamo della Carità est connue, parce que c'est sur son grand autel que la *Communion de saint Jérôme*,

du Dominiquin, a été admirée pendant près de deux siècles; nous l'avons trouvée remplacée par une copie.

L'église de Santa-Maria dell' Anima est digne de remarque, d'abord parce qu'elle a été fondée en 1400. Les artistes même médiocres de cette époque étudiaient la nature avec un respect qui fit que leurs ouvrages sont toujours vus avec un certain plaisir. La façade fut faite sous Adrien VI, ce Flamand précepteur de Charles-Quint, qui succéda à Léon X; elle est fort bien. A Rome, chaque nation a une église; celle-ci appartient aux Allemands. Le tableau du maître-autel est de Jules Romain; une inondation du Tibre l'a gâté, et il a été mal restauré. On s'arrête, en entrant, devant deux tableaux placés à droite et à gauche de la porte, parce qu'ils présentent ce beau coloris de l'école vénitienne, si rare à Rome; ce sont des ouvrages de Carlo Veneziano. La copie de la *Pietà*, ce groupe de Michel-Ange, dont l'original est à Saint-Pierre, est de Baccio Bigio. Le tombeau d'Adrien VI n'est pas mal; deux petits tombeaux, adossés à des pilastres, sont ornés de figures admirables du célèbre Fiammingo (c'est le nom que l'on donne en Italie à François de Quesnoy, de Bruxelles, mort en 1646).

10 juillet 1828. — Une dame anglaise vient de rapporter de Londres des *fac-simile* de huit ou dix lettres de Bonaparte. Bien différent de la plupart des conquérants, qui furent des êtres grossiers, on voit que Napoléon était fou d'amour pendant sa campagne de 1796; ceci ne le distingue pas moins que ce culte de la vraie gloire et de l'opinion de la postérité, qui semble si absurde à M. Bourienne.

Ces lettres d'amour de Napoléon ont le plus grand succès à Rome. Madame R\*\*\* disait, en les lisant : « On voit bien qu'il était Italien. » C'est aussi mon avis.

Voici la lettre qui a le plus de succès.

N° 3.

« Albenga, le 16 germinal an IV (5 avril 1796).

« Il est une heure après minuit, l'on m'apporte une lettre; elle est triste, mon âme est affectée, c'est la mort de Chauvet. Il était commissaire-ordonnateur en chef de l'armée; tu l'as vu chez Barras. Quelquefois, mon amie, je sens le besoin d'être consolé; c'est en t'écrivant à toi *seule*, dont la pensée peut tant influencer sur la situation morale de mes idées, à qui il faut que j'épanche mes peines. Qu'est-ce que l'avenir? qu'est-ce que le passé? qu'est-ce que nous? quel fluide magique nous environne et nous cache les choses qu'il nous importe le plus de connaître? Nous naissons, nous vivons, nous mourons au milieu du merveilleux. Est-il étonnant que les prêtres, les astrologues, les charlatans, aient profité de ce penchant, de cette circonstance singulière, pour promener nos idées et les diriger au gré de leurs passions? Chauvet est mort; il m'était attaché, il eût rendu à la patrie des services essentiels. Son dernier mot a été qu'il partait pour me joindre. Mais oui; je vois son ombre, il erre donc là, partout, il siffle dans l'air; son âme est dans les nuages, il sera propice à mon destin. Mais, insensé, je verse des larmes sur l'amitié, et qui me dit que déjà je n'en aie à verser d'irréparables? Ame de mon existence, écris-moi tous les courriers, je ne saurais vivre autrement! Je suis ici très-occupé; Beaulieu remue son armée, nous sommes en présence. Je suis un peu fatigué, je suis tous les soirs à cheval. Adieu, adieu, adieu; je vais dormir à toi; le sommeil me console, il te place à mes côtés, je te serre dans mes bras. Mais au réveil, hélas! je me trouve à trois cents lieues de toi! Bien des choses à Barras, à Tallien, à sa femme.

« B. »

Cette lettre, presque indéchiffrable, est du 16 germinal (5 avril 1796); Bonaparte avait quitté Paris le 4 mars, trente-trois jours auparavant; la bataille de Montenotte eut lieu le 12 avril, et celle de Millesimo le 14.

## CHIESA DI SANT' AGOSTINO.

11 juillet 1828. — C'est un cardinal français, M. d'Estouteville, qui a fait bâtir cette église en 1485. La façade est simple et noble; l'intérieur a trois nefs, le long desquelles on trouve beaucoup de chapelles richement ornées de marbres. Malheureusement, dans le siècle dernier, plusieurs choses dans l'intérieur de cette église ont été restaurées par Vanvitelli. Le grand autel, fort riche, a été élevé sur les dessins du Bernin; on y voit deux anges en adoration assez jolis.

La chapelle de saint Augustin est ornée de belles colonnes, et, ce qui est bien autrement intéressant pour une de nos compagnes de voyage, on y voit trois tableaux du Guerchin. Dans une autre chapelle on remarque des ouvrages de Lanfranc, ce célèbre intrigant, élève des Carraches; on estime surtout son *Saint Augustin*, qui, arrêté sur le rivage de la mer, médite sur le mystère de la sainte Trinité. Le même sujet a été esquissé dans un des soubassements des *stanze* de Raphaël, au Vatican. On peut comparer les manières: on verra que, comme la musique l'a fait depuis Pergolèse jusqu'à Rossini, la peinture, tandis qu'elle était encore vivante, s'élançait du genre simple au composé.

Dans la première chapelle, à gauche en entrant, on trouve de magnifiques ouvrages de Michel-Ange de Carravage. Cet homme fut un assassin; mais l'énergie de son caractère l'empêcha de tomber dans le genre niais et noble, qui de son

temps faisait la gloire du cavalier d'Arpin : le Carravage voulut le tuer. Par horreur pour l'idéal *bête*, le Carravage ne corrigea aucun des défauts des modèles qu'il arrêta dans la rue pour les faire poser. J'ai vu à Berlin des tableaux de lui, qui furent refusés par les personnes qui les avaient commandés, comme *trop laids*. Le règne du laid n'était pas arrivé.

La plupart des étrangers négligent tous ces tableaux pour courir au troisième pilier à gauche dans la grande nef. Là se trouve le *Prophète Isaïe*, fresque de Raphaël ; c'est ce que ce grand homme a fait de plus semblable à Michel-Ange, et à mon gré il surpasse Michel-Ange. Comparé à ses autres ouvrages, le *Prophète Isaïe* est comme l'*Athalie* de Racine comparée à *Phèdre* ou à *Iphigénie* ; Raphaël n'a rien fait de plus grandiose que cette figure isolée ; elle est de 1511, dit Vasari.

L'église de Saint-Augustin est sur le chemin de la Via Condotti à Saint-Pierre ; je vous engage à y entrer souvent, et à regarder cette fresque de Raphaël dans des dispositions d'âme différentes, c'est le seul moyen de conserver une idée distincte du *style* d'un tableau célèbre.

Une chose choque toujours les personnes qui n'ont pas vu l'Italie et qui lisent des voyages, c'est l'extrême importance que l'auteur attache aux descriptions des églises.

Daignez considérer, ô mon lecteur ! que, sans les sommes immenses dépensées par la piété et ensuite par la vanité, nous n'aurions pas le quart des chefs-d'œuvre des grands artistes. Ceux qui avaient l'âme froide, le Titien, par exemple, et le Guerchin, se seraient peut-être appliqués à un autre métier. — « Vous êtes donc devenu dévot ! » m'ont dit deux ou trois fois des étrangers auxquels je donnais la liste des églises à voir.

12 juillet. — San-Carlo, grande église du Corso, occupe beaucoup les dames, parce que, lorsqu'on se promène au Pin

cio, le dôme de San-Carlo, placé sous les yeux des promeneurs, et de la manière la plus avantageuse, semble presque aussi élevé que la coupole de Saint-Pierre. Les habitants de la Lombardie ont élevé cette église en 1471, en l'honneur de l'homme ferme qui eut sur leur caractère une influence semblable à celle que Louis XIV a exercée sur celui des Français.

Saint Charles Borromée a ôté aux Milanais l'énergie féroce qui leur valut tant de gloire dans le moyen âge, et qui un instant fut sur le point de réunir toute l'Italie sous le sceptre d'un de leurs princes (le comte de Virtù). Saint Charles, en échange de leur férocité, donna aux Milanais le culte du chapellet. Onorio Lunghi, né à Vigù, village pittoresque des environs de Varèse, commença cette église, qui fut continuée après sa mort par Martin Lunghi, et terminée par Pierre de Cortone. Le cardinal Omodei fit élever la façade sur les dessins d'un père capucin ; la coupole est l'ouvrage de Pierre de Cortone. On vante le tableau du grand autel, qui est de Charles Maratte. L'autel de la croisée à droite est fort riche, il est orné d'une mosaïque copiée d'après le tableau du Maratte qui est ici près, à l'église de Santa-Maria del Popolo.

La coupole de Saint-Charles n'a qu'une seule calotte, ainsi que celles de Saint-André della Valle et de Sainte-Agnès de la place Navone. La forme extérieure est belle, mais elles paraissent trop aiguës et trop étroites en dedans. L'aspect intérieur a quelque chose du sombre et du terrible d'une église gothique. Les coupoles du Panthéon et de l'église del Gesù, où l'on a sacrifié l'extérieur à l'intérieur, comme dans l'architecture des maisons de Paris, paraissent trop écrasées quand on les voit par dehors. La coupole de Santa-Maria di Loreto, la première qui fut bâtie à Rome, a deux calottes comme celle de Saint-Pierre. Le modèle de cette petite coupole est aussi du Bramante. La Chapelle Cibo, à Santa-Maria del Popolo, à côté

de la porte par laquelle vous êtes entré à Rome, a deux calottes. Le célèbre Fontana a essayé de trouver un juste milieu dans la coupole du collège Clémentin. (*Tempio Vaticano*, p. 362.)

Si l'on se trouve assez de curiosité pour désirer plus de détails sur Saint-Pierre et sur l'art de bâtir les églises, on peut consulter l'excellent livre de Fontana. Ainsi que les ouvrages des hommes qui ont agi, celui-ci est plein d'idées, et l'auteur ne songe pas au style.

15 juillet. — Ce soir je blâmais à l'étourdie, en présence d'un moine dominicain de mes amis, le journal de Rome; il m'a repris avec un bon sens sévère, et m'a fort bien prouvé que rien au monde n'est plus difficile à faire que le journal officiel de Rome. Il paraît cinq fois la semaine, sous deux titres, *Diario di Roma et Notizie del Giorno*.

Pensez un instant à l'énorme quantité de niaiseries, et toujours les mêmes, que ce journal doit prendre au sérieux. Il s'en tire fort bien; il raconte clairement, nettement, en termes officiels, mais pourtant pas trop emphatiques. Ce journal, qu'on appelle le *Cracas*, du nom du propriétaire, parle avec un bon sens rare et beaucoup de respect pour lui-même du petit nombre de sujets desquels il peut parler librement; les articles d'antiquité sont excellents. A Rome le plus mauvais barbouilleur ou le plus mince sculpteur fait don de quelque ouvrage à l'église qui donne son titre à un cardinal; il est admis ensuite à faire le portrait du valet de chambre, de la maîtresse ou du confesseur du cardinal; et enfin, lorsque le barbouilleur expose quelque tableau, le secrétaire du cardinal envoie au malheureux journal un article que M. Cracas n'ose pas trop abrégé. Quand le journal peut échapper à cet accident, les articles de peinture sont remplis de pensées; on sent

que la place manque à l'auteur. C'est le contraire de ces malheureux articles de beaux-arts que nous lisons à Paris; nous avons toute liberté, mais en même temps une complète sécheresse de cœur. N'est-ce point là ce qui suivra partout une civilisation trop avancée? Elle fatigue la vie.

Les discussions politiques ôteront la rêverie et les doux loisirs sans lesquels Cimarosa ou Canova n'ont point de vrais juges à attendre.

Le journal de Rome se moquait fort bien dernièrement des énormes bévues que contient, sur les fouilles de Tusculum, le numéro d'avril 1826 du *Journal de la littérature étrangère*, qui s'imprime à Paris et se lit, dit-on, en Allemagne.

16 juillet. — Je viens de faire le cicerone. Bien malgré moi, et par ordre supérieur, j'ai expliqué le *Moïse* de Michel-Ange à M. R\*\*\* : c'est un Français brillant d'esprit, et qui ose dire ce qu'il sent, fût-ce même que Raphaël est mauvais peintre. Il me dit : « Avez-vous parcouru un de ces volumineux recueils imprimés en 1792, sous le titre de *Choix de discours et de pamphlets politiques*? Ouvrez un choix d'opinions et de pamphlets politiques relatifs à la session de 1829, vous serez frappé de la différence; quelque chose de vague et de cotonneux vous fait fermer en bâillant le recueil de 1792. Vous trouverez, au contraire, dans les pamphlets de 1829, un ton ferme et des idées nettes. En concluez-vous que nos faiseurs d'articles politiques ont plus d'esprit que Barnave, Cazalès, Mounier ou Mirabeau? — Cette comparaison vous fera sentir, lui dis-je, l'immense différence qu'il y avait pour un jeune peintre du seizième siècle à être admis à l'école de Raphaël ou à celle du Titien. Cette idée de l'importance de l'école revient sans cesse dans les discours que les Italiens font sur les arts. C'est comme le point de départ d'où s'élance un jeune

aiglon à l'aile vigoureuse. A talent égal, il faut voir ce que devient un jeune peintre, suivant qu'il suit à Venise l'école du Titien, ou à Rome celle de Raphaël; suivant que, dans une jeune femme qui joue avec son enfant, il ne voit que la *couleur* ou bien que l'*expression* et la noblesse des contours. Si Giotto, qui a fait en 1300 ces peintures si barbares que vous voyez à Florence, était entré en 1520 à l'école du Corrège, il eût étonné le monde. — Je vois, dit M. R\*\*\* en m'interrompant, pourquoi le vulgaire des *dilettanti* ne sait quoi blâmer en 1829 dans les peintres ou les poètes qui sont à la hauteur du siècle. Ce vulgaire a-t-il un peu d'esprit, il s'ennuie; en a-t-il davantage, il voit que ces prétendus artistes *n'ont rien en propre*. Ce sont d'excellents élèves de rhétorique. Je bâille moins en lisant une satire de Régnier qu'un poème moderne; mais la satire de Régnier est inintelligible aux femmes. »

Ce soir, au milieu de la foule qui se pressait au concert de madame D\*\*, un jeune homme s'avancait vers le piano en poussant tout le monde avec assez de grossièreté; un vieil abbé me dit : « C'est un tel, le chanteur; jamais il ne parviendra à vaincre la grossièreté qui dépare sa voix; vous voyez qu'elle est aussi dans son caractère. L'autre jour il allait à Tivoli avec plusieurs jeunes peintres; à dix pas de l'auberge, il s'est mis à courir pour s'emparer du meilleur lit. — Avec ces âmes-là on fait sa fortune, mais l'on ne parvient pas à bien chanter. »

1<sup>er</sup> octobre 1828. — Nous venons de passer soixante-quinze jours hors de Rome. Nous avons vu, perchés sur des mulets, cette partie de l'Afrique qu'on appelle la Sicile. Ses temples nous ont frappés, et le bon sens profond de quelques-uns de ses nobles. Je n'ose nommer deux d'entre ces messieurs qui sont devenus nos amis.

Un bateau à vapeur assez propre nous a portés de Naples à

Palerme en vingt-cinq heures. Le capitaine nous offrait de nous conduire de Naples à Marseille en quatre jours. L'un de nous l'a pris au mot, et par la malle-poste est arrivé à Paris neuf jours après nous avoir quittés à Naples.

Les moments les plus agréables de notre voyage ont été quinze jours de repos passés dans une petite maison à un mille de Furia (île d'Ischia). Ce que nous avons vu de plus curieux en Italie, c'est Pompeï : mais, sans les souvenirs de Rome, les restes encore vivants de Pompeï ne nous eussent guère touchés.

C'est à l'*Histoire du duc de Guise à Naples* que nous devons d'avoir vu avec intérêt tout ce que le moyen âge a laissé dans cette ville. La révolte de Mazaniel, en mai et juin 1647, nous a frappés (page 62). Les Mémoires de Montluc et de ses contemporains ont achevé ce que le duc de Guise avait commencé.

Nous avons obtenu communication d'un manuscrit qui raconte la suppression du couvent de Bajano. Rien ne surpasse, pour l'intérêt déchirant, l'exécution à mort et le spectacle de ces deux religieuses si belles, contraintes de prendre les grands verres de ciguë que leur présentent les prêtres délégués par l'archevêque de Naples. Les mouvements convulsifs de ces jeunes filles, et les paroles qui leur échappent quand elles embrassent celles de leurs amies qui avaient préféré se donner la mort avec un poignard, n'ont rien d'égal dans aucune tragédie. L'un des prêtres ne put soutenir le spectacle des derniers mouvements de ces femmes si belles, et fut obligé de se retirer dans une pièce voisine.

L'histoire de Gianone, qui mourut dans les prisons du roi de Sardaigne, pour avoir osé faire entrevoir la vérité sur le moyen âge à Naples, est fort estimable, mais un peu ennuyeuse pour des voyageurs comme nous, qui ne voulions que voir Naples : « *Vedi Napoli e poi mori*, » disent les Napolitains. Rien de

comparable, en effet, à cette situation délicieuse et sublime, c'est la seule belle chose au monde qui comporte ces deux épithètes.

Mais l'architecture de Naples est mauvaise; il faudrait raser ce gros vilain fort Castel-Nuovo, et en faire un jardin sur le bord de la mer. — Nous avons trouvé à Naples la société française; Naples est un peu africaine, si l'on veut, dans les basses classes, mais moins italienne que Rome, Bologne ou Venise. On dirait que les deux cents personnes les plus riches de Naples sont nées à la Chaussée-d'Antin. Cette haute société n'a conservé des Napolitains que les yeux magnifiques et le grand nez. Mais ces yeux si beaux manquent un peu d'expression, et rappellent le mot d'Homère, qui appelle sans cesse Junon la déesse aux yeux de bœuf.

La haute société forme comme une *oasis* morale au milieu de Naples; rien ne lui ressemble, et elle vit avec les vingt familles d'Anglais qui tous les ans viennent s'établir à Naples et y importer les petites vanités méticuleuses du Nord.

A proprement parler, la plupart des Napolitains n'ont pas de passions profondes, mais obéissent en aveugles à la *sensation* du moment. Métastase a peint, avec une couleur toute napolitaine, les moments de délire de plusieurs passions extrêmes. Une seule chose fixe le Napolitain, et le rend raisonnable et rêveur, c'est un air de Cimarosa *bien chanté*. Leur vie habituelle est si gaie, que toute passion, *même heureuse*, les rend tristes.

*Zadig*, *Candide* et la *Pucelle* peignent la France de 1760; les opéras de Cimarosa peignent avec la même vérité le caractère de l'heureux habitant de Torre del Greco

Quant au matériel de la population napolitaine, figurez-vous que tout le monde vit dans la rue, et des rues peuplées de chefs de bataillon, portant un habit bleu avec collet rouge et

une épaulette à graine d'épinards; c'est le costume des sous-lieutenants. Toute la noblesse sert par pauvreté: ces gens-là passent leur vie à désirer une charte. En 1821, le ministère français la leur offrait. Si Naples avait les deux chambres, M. de Metternich n'inquiéterait pas la France en 1829.

Souvent, pendant cette absence de soixante-quinze jours, nous avons regretté Rome; c'est avec une sorte de transport que nous avons revu le Colysée, la villa Ludovisi, Saint-Pierre, etc. Ces monuments parlent à notre âme, et nous ne concevons pas que nous ayons pu une fois ne pas les aimer.

2 octobre 1828. — Ce matin, de bonne heure, avant la chaleur, nous sommes venus au couvent de Saint-Onuphre (sur le mont Janicule, près de Saint-Pierre). Lorsqu'il se sentit près de mourir, le Tasse se fit transporter ici; il eut raison: c'est sans doute un des plus beaux lieux du monde pour mourir. La vue si étendue et si belle que l'on y a de Rome, cette ville des tombeaux et des souvenirs, doit rendre moins pénible ce dernier pas pour se détacher des choses de la terre, si tant est qu'il soit pénible.

La vue que l'on a de ce couvent est sans doute l'une des plus belles du monde; nous revenons de Naples et de Syracuse, et il ne nous semble pas en ce moment qu'aucune autre puisse lui être préférée. Dans le jardin, nous nous sommes assis sous un chêne antique; c'est là, dit-on, que le Tasse, se sentant tout à fait aux bornes de la vie, vint revoir le ciel pour la dernière fois (1595); on nous y apporte son écritoire et un sonnet encadré écrit par lui. Nous examinons avec attendrissement ces lignes remplies de sensibilité vraie et de platonisme obscur; c'était alors la philosophie des âmes tendres.

Nous désirons voir le buste fait avec le masque en cire pris sur la tête de ce grand poète au moment de sa mort; il est à

la bibliothèque du couvent. Le frère qui nous accompagnait nous répond que, le supérieur étant absent, il ne peut nous satisfaire; il ajoute, en parlant du Tasse : « *Era uomo buono, ma non è santo.* — Ce fut un fort honnête homme, mais il n'est pas saint. » On a montré ce masque à tout venant pendant deux siècles; mais, les convenances faisant des progrès, le pape Léon XII vient de défendre de faire voir, dans les lieux consacrés à la religion, les images des personnages non sanctifiés par elle. Nous sommes allés revoir dans l'église le petit tombeau du Tasse, près de la porte à gauche en entrant. C'est là que se lit cette inscription si touchante, la plus belle peut-être qu'aient faite les modernes :

TORQUATI TASSI  
OSSA HIC JACENT.  
NE NESCIUS ESSES HOSPES.  
FRATRES HUIUS ECCLESIE POSUERE.  
M DV<sup>1</sup>.

Cette épitaphe saisit les âmes nobles, parce qu'elle est fille de la nécessité et non de l'esprit. Les moines de ce couvent étaient dérangés par les questions des étrangers qui accouraient chez eux de toutes les parties de l'Italie, ils aimaient le Tasse eux-mêmes; ils firent placer cette inscription.

Les gens riches de Rome font, dans ce moment-ci, une souscription pour élever un tombeau à ce grand homme. Cette entreprise, et surtout le mode d'exécution, sont regardés comme presque révolutionnaires.

Le chef du ministère déplorable de ce pays, M. le cardinal

<sup>1</sup> Les restes de Torquato Tasso reposent ici. Afin que tu puisses le voir, ô étranger, les frères de cette église ont écrit ces mots. 1505.

della Somaglia, n'a pas pu décemment s'abstenir de souscrire. Je ne sais où l'on trouvera quelque sculpteur un peu au-dessus du médiocre pour élever ce monument; on pourrait demander un modèle à M. Rauch, de Berlin. Le portrait qui est sur le tombeau actuel du Tasse n'est pas le sien. Fort contrariés du refus que nous venions d'éprouver, nous n'avons pu examiner réellement une *Madone* de Léonard de Vinci, que l'on nous a montrée à droite de la porte qui ouvre sur la galerie. Les fresques du Dominiquin, admirables par la simplicité, qui sont au dehors du couvent sous le portique, n'ont trouvé en nous que des gens en colère; nos compagnes de voyage surtout étaient outrées. En vain nous leur représentons que demain nous aurons vingt lettres de recommandation, et que ces moineaux seront à leurs pieds; les voilà à jamais ennemies de Léon XII.

J'ai relu cette nuit quelques parties de la *Jérusalem*. En passant à Ferrare, l'an passé, je suis entré dans l'espèce de cave où un grand prince, *protecteur des arts*, suivant le prêtre Eustace, renferma le Tasse pendant sept ans et quelques mois; apparemment *pour son bien*. Un autre prêtre défend que l'on montre son buste; à la bonne heure! la mémoire du Tasse ne m'en est que plus chère.

Quel divin poète, quand il oublie d'imiter! Ce fut un homme bien supérieur à son ouvrage. Quelle tendresse! quelle mélancolie guerrière! C'est bien le sublime de la chevalerie; comme cela est près de nos cœurs et vieillit les héros secs et méchants d'Homère! J'ai arrangé un exemplaire de la *Jérusalem* à mon usage, en effaçant tous les jeux de mots qui me choquent, et firent la fortune si rapide du poème en 1584.

Nous ne verrons plus de tels hommes. Lord Byron aurait eu un cœur de poète, mais la vanité de noble et de dandy vint en usurper la plus grande part. Comment serait-il possible que l'âme tendre et folle d'un poète ne prit pas une passion conta-

gieuse dans laquelle on l'élève avec tant de soins ? et comment résister à ses passions ? S'il peut ces deux choses, il n'est plus poète. Le grand-duc de Toscane vient de payer quatre mille francs un petit livret couvert en parchemin. dont le Tasse s'est servi pour écrire des sonnets ; l'écriture est fort grosse. On voit que plusieurs ont été abandonnés par lui, après qu'il a essayé de les tourner de deux ou trois manières différentes. Mes *protecteurs* m'ont fait voir ce petit livret à la bibliothèque du palais Pitti, fort bien tenue et fort jolie.

Ayez en Italie des *protecteurs*, des titres, des croix, etc., ou un cœur d'homme pour mépriser les vexations, jusqu'au jour où vous aurez une armée de cent mille hommes dans votre poche ; c'est ce que nous répétons à nos compagnes de voyage. Mais elles sont outrées de colère, c'est la première fois depuis treize mois.

Dans leur indignation contre la consigne donnée aux moines de Saint-Onuphre, elles trouvent fort bien ce sonnet d'Alfieri :

ALLA TOMBA DI TORQUATO TASSO.

Del sublime cantore, epico solo,  
 Che in moderno sermon l' antica tromba  
 Fea risuonar dall' uno all' altro polo,  
 Qui giaccion l' ossa in sì negletta tomba ?  
 Ah! Roma ! e un' urna a chi spiegò tal volo  
 Niegghi, mentre il gran nome al ciel rimbomba ;  
 Mentre il tuo maggior Tempio al vile stuolo  
 De' tuoi Vescovi Re fai catacomba ?  
 Turba di morti che non fur mai vivi,  
 Esci sù dunque, e sia di te purgato  
 Il Vatican, cui di fetore empivi !  
 Là nel bel centro d'esso ei sia locato :  
 Degno d' entrambi il monumento quivi  
 Michel-Angelo ergeva al gran Torquato

3 octobre 1828. — Paul est arrivé hier ; il nous avait quittés pour une course du côté de Venise. Il y a six mois qu'un matin la police trouva un cadavre dans la rue d'une ville que j'appellerai Ravenne, car en ce lieu on a du cœur et de l'esprit, et il faut de tout cela pour l'histoire que Paul vient de nous dire.

Elle est restée complètement inintelligible pour les habitants du pays. Le mort s'appelait Cercara ; quoique jeune encore, il passait pour vieux à cause du métier qu'il s'était fait ; il prêtait à la petite semaine. Fort mal mis pendant sa vie, on l'a trouvé froid dans la rue, vêtu comme pour aller au bal, et avec des bijoux de prix qu'on ne lui avait point volés. Il avait un jeune frère, Fabio Cercara, soupçonné de carbonarisme, et qui, en homme d'esprit, s'était réfugié à Turin, où il étudiait la chirurgie. Dès que Fabio a su la mort de son frère aîné qui lui laissait près de trois millions, il s'est fait moine.

En dernier lieu, pendant que Paul était à Venise, une jeune femme s'est fait annoncer chez un moine fort en crédit et qui réellement a un peu du caractère de Fénelon. Cette femme très-jeune a beaucoup pleuré et lui a remis des bijoux qui peuvent valoir deux mille sequins.

« C'est tout ce que je possède au monde, a-t-elle dit au moine. Je me crains moi-même. Ne me remettez jamais ce dépôt que pour une fin honnête et que vous approuverez. Je veux me faire religieuse, indiquez-moi un couvent dont la règle ne soit pas trop dure. Daigrez répondre de moi et me présenter sous le nom de Francesca Polo, qui n'est pas le mien. — Avez-vous commis quelque crime sur le territoire de l'Autriche ? a dit le moine. Rassuré à cet égard, il a bien voulu prendre la jeune femme sous sa protection.

Voici l'histoire de Francesca, telle qu'elle l'a faite au confesseur du couvent qu'elle a choisi. Elle n'a que vingt-deux ans ;